

# Ballade « Quand à peine un nuage »

Quand à peine un nuage,

Flocon de laine, nage

Dans les champs du ciel bleu,

Et que la moisson mûre,

Sans vagues ni murmure,

Dort sous le ciel en feu ;

Quand les couleuvres souples

Se promènent par couples

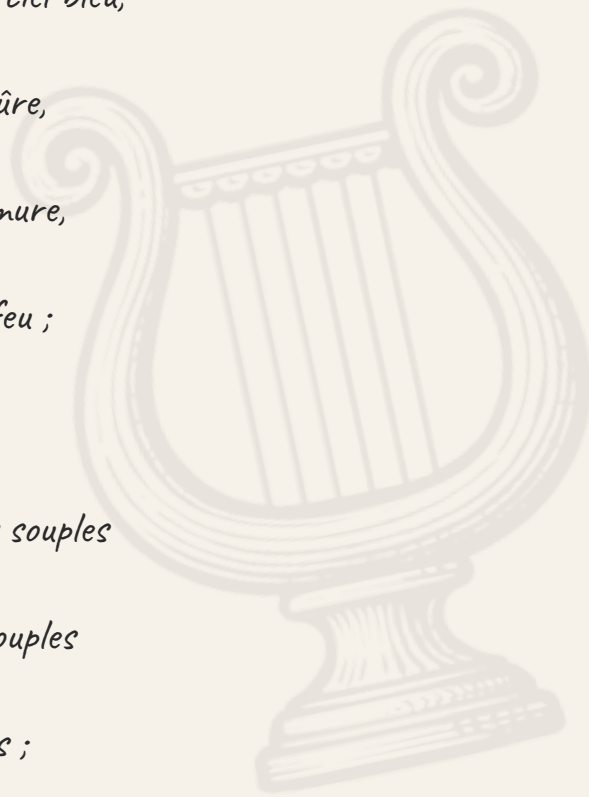
Dans les fossés taris ;

Quand les grenouilles vertes,

Par les roseaux couvertes,

Troublent l'air de leurs cris ;

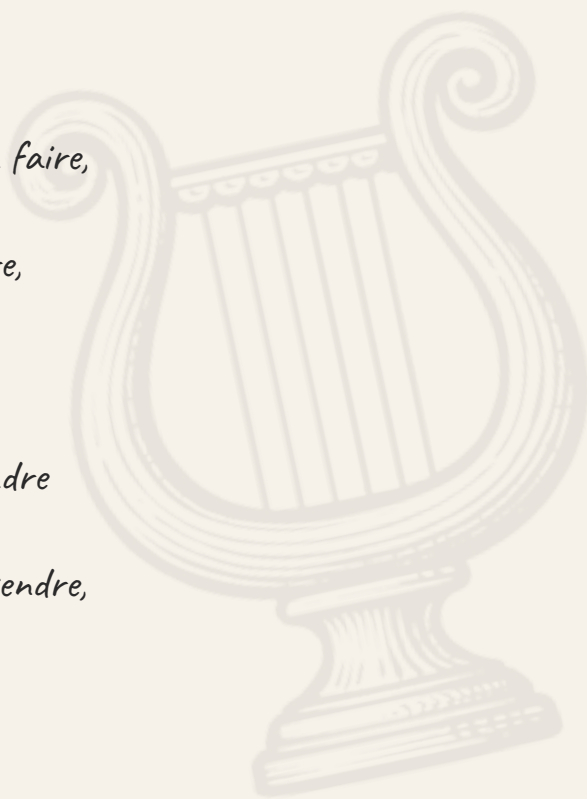
Aux fentes des murailles



*Quand luisent les écailles  
Et les yeux du lézard,  
Et que les taupes fouillent  
Les prés, où s'agenouillent  
Les grands bœufs à l'écart,*

*Qu'il fait bon ne rien faire,  
Libre de toute affaire,  
Libre de tous soucis,  
Et sur la mousse tendre  
Nonchalamment s'étendre,  
Ou demeurer assis ;*

*Et suivre l'araignée,  
De lumière baignée,  
Allant au bout d'un fil  
À la branche d'un chêne*



*Nouer la double chaîne*

*De son réseau subtil,*

*Ou le duvet qui flotte,*

*Et qu'un souffle ballotte*

*Comme un grand ouragan,*

*Et la fourmi qui passe*

*Dans l'herbe, et se ramasse*

*Des vivres pour un an,*

*Le papillon frivole,*

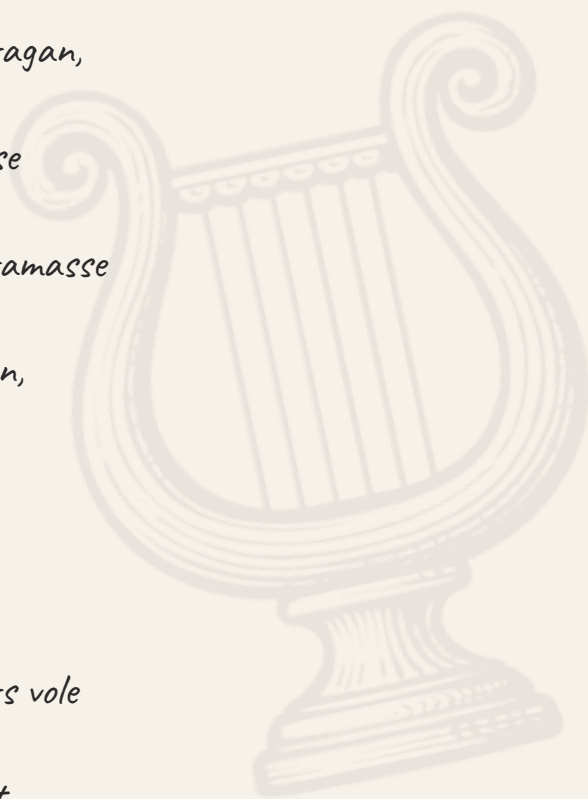
*Qui de fleurs en fleurs vole*

*Tel qu'un page galant,*

*Le puceron qui grimpe*

*À l'odorant olympe*

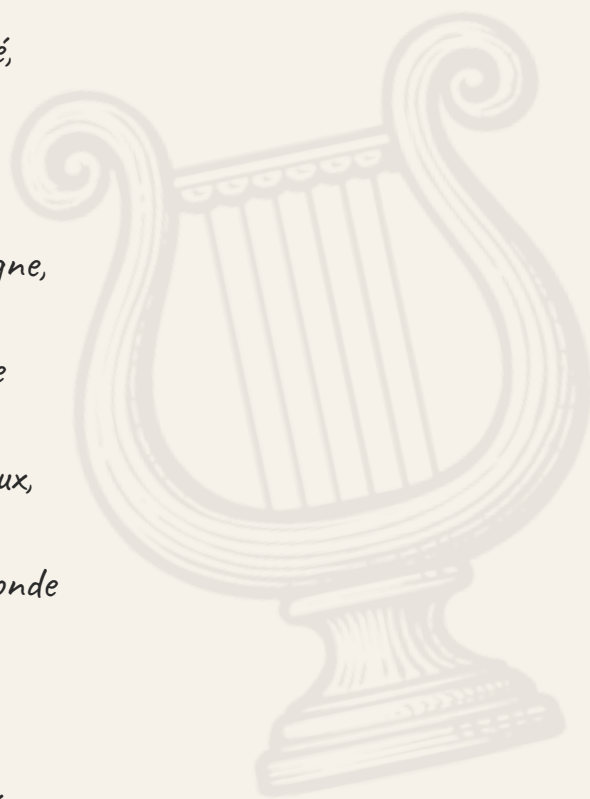
*D'un brin d'herbe tremblant ;*



*Et puis s'écouter vivre,  
Et feuilleter un livre,  
Et rêver au passé  
En évoquant les ombres,  
Ou riantes ou sombres,  
D'un long rêve effacé,*

*Et battre la campagne,  
Et bâtir en Espagne  
De magiques châteaux,  
Créer un nouveau monde  
Et jeter à la ronde  
Pittoresques coteaux,*

*Vastes amphithéâtres  
De montagnes bleuâtres,  
Mers aux lames d'azur,*



*Villes monumentales,*

*Splendeurs orientales,*

*Ciel éclatant et pur,*

*Jaillissantes cascades,*

*Lumineuses arcades*

*Du palais d'Obéron,*

*Gigantesques portiques,*

*Colonnades antiques,*

*Manoir de vieux baron*

*Avec sa châtelaine,*

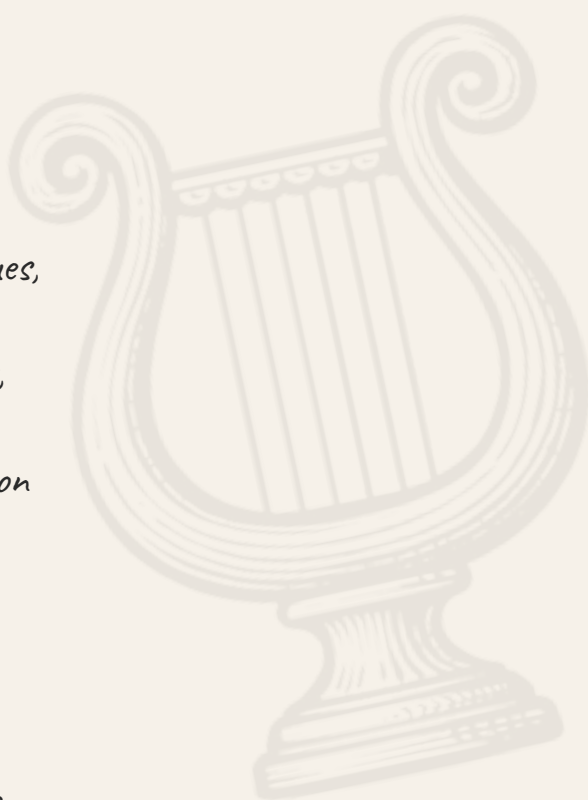
*Qui regarde la plaine*

*Du sommet des donjons,*

*Avec son nain difforme,*

*Son pont-levis énorme,*

*Ses fossés pleins de joncs,*



*Et sa chapelle grise,*

*Dont l'hirondelle frise*

*Au printemps les vitraux,*

*Ses mille cheminées*

*De corbeaux couronnées,*

*Et ses larges créneaux,*

*Et sur les hallebardes*

*Et les dagues des gardes*

*Un éclair de soleil,*

*Et dans la forêt sombre*

*Lévriers eu grand nombre*

*Et joyeux appareil,*

*Chevaliers, damoiselles,*

*Beaux habits, riches selles*



Et fringants palefrois,  
Varlets qui sur la hanche  
Ont un poignard au manche  
Taillé comme une croix !

Voici le cerf rapide,  
Et la meute intrépide !  
Hallali, hallali !  
Les cors bruyants résonnent,  
Les pieds des chevaux tonnent,  
Et le cerf affaibli

Sort de l'étang qu'il trouble ;  
L'ardeur des chiens redouble :  
Il chancelle, il s'abat.  
Pauvre cerf ! son corps saigne,  
La sueur à flots baigne



*Son flanc meurtri qui bat ;*

*Son œil plein de sang roule*

*Une larme, qui coule*

*Sans toucher ses vainqueurs ;*

*Ses membres froids s'allongent ;*

*Et dans son col se plongent*

*Les couteaux des piqueurs.*

*Et lorsque de ce rêve*

*Qui jamais ne s'achève*

*Mon esprit est lassé,*

*J'écoute de la source*

*Arrêtée en sa course*

*Gémir le flot glacé,*

*Gazouiller la fauvette*



*Et chanter l'alouette*

*Au milieu d'un ciel pur ;*

*Puis je m'endors tranquille*

*Sous l'ondoyant asile*

*De quelque ombrage obscur.*

*Théophile Gautier (1811-1872)*

